

"Deux pionnières d'Amérique", [Le Monde](#), 5 mai 1989

LE désordre dans lequel nous parvient l'œuvre des auteurs contemporains tient du mystère - et de la chance. Et le hasard se charge de rétablir les valeurs. Mais que de temps perdu ! Des écrivains travaillent dans leur coin d'Amérique, loin des éditeurs, des journalistes et du battage publicitaire, célèbres chez eux, tellement prestigieux qu'on les traite de "classiques" comme pour mieux les embaumer : Willa Cather, Eudora Welty... Des dames de leur province qui ont été admirées par les plus grands auteurs de leur génération, qui ont eu une influence considérable sur les jeunes écrivains, et qui portaient trop haut le souci de leur art, avec trop d'orgueil, trop d'ambition et trop de discrétion pour qu'on y prête suffisamment d'attention.

Les éditions Flammarion, qui ont entrepris depuis trois ans la publication de l'œuvre d'Eudora Welty, avaient commencé par *l'Homme pétrifié* (en anglais *A Curtain of Green*, 1941), le premier recueil de nouvelles de la dame du Sud, les écrits d'une toute jeune femme qui lui valurent non pas la consécration, mais l'attention admirative de tout ce qui comptait dans le monde littéraire pour une œuvre qui recrée le pays du Mississippi, sa chaleur, sa poussière, ses champs de coton, l'intonation des gens, ses fleuves majestueux, ses zinnias, avec une exactitude dénuée de pittoresque "régionaliste" qui est celle de l'intuition de l'artiste, "*Faites toujours bien attention de mettre la lune à sa place dans votre ciel*", avait dit un critique littéraire à la débutante. "*Ces mots furent très utiles dans ma nouvelle profession*", note Eudora Welty, qui fête cette année ses quatre-vingts ans.

Dédié à la préfacière de *l'Homme pétrifié*, Katherine Ann Porter, l'auteur célèbre de *la Nef des fous*, qui, avec Robert Penn Warren, avait été l'une des premières à croire en son talent, *le Brigand bien-aimé* (*The Robber Bridegroom*, 1942) est la première incursion d'Eudora Welty dans le domaine du roman. Un court roman - ce qu'en anglais on appelle novella, et qui n'a pas de nom en français -, qui semble être le prolongement des contes de fées qui ont marqué son enfance et que cette conteuse de race retranscrit à sa façon en les ancrant entre le Mississippi et la Vieille Piste de Natchez, "*cet ancien tracé de bisons, où les voyageurs de passage étaient attaqués par les bandits et les indiens, ou éventrés par les animaux sauvages*", dans le deep South d'une époque reculée, dans la Louisiane du dix-huitième siècle.

Qu'avait-elle en tête, l'Eudora Welty de trente ans, lorsqu'elle nous contait cette histoire de bandits ? On pourrait penser qu'elle a rêvé être Rosamonde, "*une fille aux cheveux d'or que sa marâtre (Salomé) enfermait dans sa chambre pour la punir de chanter, et qui chantait pourtant*", victime de son affreuse belle-mère jalouse de l'adoration que voue à sa fille son mari, Clement Musgrove, "*planteur innocent*" venu des terres vierges des forêts qui longent le Mississippi. Rosamonde, hardie, têtue, mythomane presque ("*Elle pensait que les Indiens l'enlèveraient peut-être, et qu'ils l'adopteraient dans leur tribu, et lui donneraient un autre nom, ou qu'un léopard l'emporterait dans sa gueule avant qu'elle ait pu proférer un mot.*")

Est-elle menteuse prosaïque ou romancière inventive cette Rosamonde, enlevée par un brigand qui, justement, avait sauvé un jour son père de la mort. Rosamonde, la belle, qui, pour échapper aux mauvais sorts de la méchante jalouse belle-mère, part sur les chemins à la recherche de son brigand Jamie Lockhart. La première fois qu'il la vit, il la fit mettre nue, effeuillant un à un tous ses jupons au milieu de la forêt ! Grande lectrice de Grimm, d'Andersen, de Perrault, de Swift et des *Mille et Une Nuits*, l'auteur accumule, dans cette narration, comme dans un jeu à la fois personnel et "à la manière de", une série de quiproquos et de fantasmes, qui sont la loi du genre... Ils se marièrent, eurent de beaux jumeaux et tout se termina le plus heureusement du monde, puisque Jamie, tout naturellement, cessa d'être bandit pour se muer en marchand fortuné de La Nouvelle-Orléans, "*transformation si facile qu'on pouvait à peine parler de changement*".

À croire qu'Eudora Welty, romancière en herbe, se défoule là d'une enfance protégée, puritaine, dans une famille religieuse sans être pratiquante, dans une société où jamais une mère n'apprit à ses enfants d'"où viennent les petits bébés", mais où, très tôt, on lui enseigna pourtant à conquérir son indépendance. Le père, par exemple, fervent croyant dans le progrès, avait la passion des instruments susceptibles d'instruire - télescope, baromètre, toupie gyroscopique, cerfs-volants, casse-têtes en tout genre : "*À nous, les enfants, écrit-elle, il disait ce qu'il fallait faire au cas où il nous arriverait de nous perdre en pays inconnu : "Cherchez l'endroit de l'horizon où le ciel est le plus lumineux : c'est le signe du plus proche cours d'eau. Et là où il y a de l'eau, il y a de la vie*".

Quant à la mère, qui avait bravé incendies et tempêtes pour conserver son vieux volume de Dickens, elle était passionnée de lecture, mais en hédoniste et non pas pour s'instruire : "*Dès l'âge de deux ou trois ans, j'avais appris que n'importe quelle pièce de la maison, à n'importe quelle heure du jour, était à la disposition de quiconque voulait y lire ou s'y faire faire la lecture. Ma mère faisait cela pour moi (...). Quand*

elle lisait le Chat botté, par exemple, il était impossible de ne pas comprendre que jamais chat ne lui inspirerait confiance."

Eudora Welty restera marquée par cette éducation d'un autre temps, d'un autre Sud que celui d'aujourd'hui, si bien que longtemps plus tard, à près de soixante-quinze ans, cette femme, qui aura toujours refusé d'exposer sa vie privée, exhumera ses souvenirs dans *les Débuts d'un écrivain*. Non pas une autobiographie, mais, comme l'indique le titre et les trois têtes de chapitre - "Écoute" ; "Apprendre à voir" ; "Trouver une voix" -, un regard rétrospectif sur son œuvre à la lumière d'une éducation somme toute exemplaire qui lui a inculqué un profond respect pour la part inconnue de la vie humaine. "*Comme vous l'avez vu, conclut-elle, ma carrière d'écrivain est issue d'une vie protégée. Mais protégée ne signifie pas dépourvue d'audace, Tant il est vrai que toute audace sérieuse vient de l'intérieur.*" À la lumière de ce petit volume qui s'arrête avant même qu'elle ait commencé à être un écrivain, Eudora Welty nous donne des clefs pour la lecture de son œuvre : elle fait mieux comprendre le remue-ménage familial dans lequel baigne la petite fille de neuf ans de *Mariage au Delta* (Gallimard, 1957), elle est un peu *la Fille de l'optimiste* (Prix Pulitzer 1973, Calmann-Lévy 1974, traduit par Louise Servicen), héritière des traditions raffinées d'un Sud conservateur, ne perdant rien pour la mémoire et nous donnant une vision tragique fondée sur la soumission, la violence et l'audace.

AUTRE grande romancière nourrissant, elle aussi, une nostalgie pour un ordre perdu, mêlant, elle aussi, le profane et le sacré, née aussi dans le Sud, dans une ferme de la vallée de Shenandoah en Virginie, mais ayant passé son enfance et sa jeunesse dans le Nord, au Nebraska, bravant les interdits d'une morale rigoriste pour proclamer la supériorité de la bissexualité, Willa Cather (1873-1947) a laissé une œuvre qui, à partir de la vie des pionniers de la frontière, s'attache, avant tout, à montrer à travers ces immigrants de toutes nationalités une Amérique en train de naître, une Amérique dont on attend de grandes choses. À noter, chez l'une comme chez l'autre, un don prodigieux à restituer les dialogues de toutes les sortes de personnages.

Aux éditions Ramsay, Paul Fournel et le traducteur Marc Chénétier avaient commencé à nous faire connaître cet auteur hors du commun, dont Sinclair Lewis déclara qu'elle aurait mérité le prix Nobel à sa place : après *la Mort de l'archevêque*, *Mon Ennemi mortel*, *Pionniers !* paraît *Une Dame perdue* (1923), une des œuvres importantes des débuts qu'il serait injuste de passer sous silence et que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre avec *My Antonia* (1918).

La "*dame*", Marian Forrester, une belle Californienne, a vingt-cinq ans de moins que son mari, le capitaine Forrester, "*un homme du chemin de fer*", un des pionniers de l'équipement ferroviaire à travers les États-Unis qui a construit des centaines de kilomètres de voies pour sa société, la Burlington. Leur demeure est renommée "*d'Omaha à Denver*" pour l'hospitalité et le calme qu'y faisait régner l'hôtesse, charmante en toutes circonstances. Avec ses boucles d'oreilles, de longs pendentifs de grenats et de perles en forme de fleurs de lys, attirante, distinguée, elle fait rêver les jeunes gens et les adolescents de la petite ville, notamment Niel, le neveu du juge Pommeroy venu du Kentucky ("*Là où se trouvait Mme Forrester, Niel en était convaincu, l'ennui n'avait pas sa place (...). Son secret, se disait-il, tenait sans doute à ce qu'elle ne pût s'empêcher de s'intéresser aux gens, même les plus ordinaires.*") Longtemps après, alors qu'il ignorait si elle était encore vivante, Niel se souvenait : "*Lorsqu'il était las et n'avait plus de goût à rien, il se disait que, à entendre rire à nouveau cette dame depuis longtemps perdue, la gaieté lui reviendrait.*"

On ne raconte pas la fin du roman de Mme Forrester, la séductrice, la passionnée, ni l'art de l'auteur à rendre la qualité et le mystère des rapports entre les personnages. Ni la nostalgie de ces derniers moments de l'Ouest grandiose, dans un pays désormais quadrillé par les voies ferrées. Dans ce monde qui change trop vite à son gré, d'où Mme Forrester est partie après la mort de son mari pour vivre d'autres vies, Niel demeure hanté par sa "*dame perdue*" : "*Il avait été le témoin de la fin d'une époque, du couchant des pionniers. Il y était entré au moment où, déjà, ses plus beaux yeux s'éteignaient. C'est ainsi qu'au temps des bisons le voyageur découvrait les cendres du feu d'un chasseur sur la prairie, après que le chasseur lui-même eut quitté les lieux.*"

Une sorte de simplicité, de dépouillement baigne ce beau portrait d'une femme féminine à l'extrême, que l'auteur a élaborée pour se laisser séduire par elle, tout en sachant qu'elle aussi, comme Niel, serait rejetée.

P.S. Pour ceux qui aiment Nina Berberova et qui veulent découvrir une de ses nouvelles dite à haute voix. Signalons que les Éditions des Femmes font paraître *le Roseau révolté*, lu par Isabelle Huppert (texte intégral : 2 cassettes).